

Cet article a été écrit par Mr Terral Roméo, professeur certifié de l'Académie Guadeloupe, inscrit en doctorat d'histoire à l'Université des Antilles Guyane.

*Kaz Antiyé jan moun ka rété*¹, en français *L'habitat populaire aux Antilles*, ouvrage écrit et publié par Jack Berthelot, en 1982 (réédité à l'identique en 2002) aux *Editions Perspectives Créoles*, reste aujourd'hui encore un livre de référence pour tous ceux qui s'intéressent, de près ou de loin, à l'habitat populaire rural des Antilles. La case antillaise comme « *mode d'habiter* », a constitué et constitue encore aujourd'hui un élément important du patrimoine architectural domestique des campagnes, des bourgs et des villes de la Caraïbe. Lorsque Jack Berthelot publie *Kaz Antiyé*, en 1982, la « case traditionnelle » représentait encore une bonne partie des résidences principales de son île natale. Son étude s'étend à l'ensemble de la Caraïbe, des grandes aux petites Antilles jusqu'au rivage du fleuve Maroni en forêt amazonienne, et elle est consacrée à l'évolution des cases rurales aux Antilles françaises du XVII^e au XX^e siècle. Jack Berthelot est un architecte guadeloupéen et son œuvre fait la part belle aux Petites Antilles, les îles de la Caraïbe, colonisées par les français et les anglais à partir du XVII^e siècle. Le champ géographique n'est pas le seul héritage commun de ces territoires colonisés. Le contexte historique commun à cet espace en est un autre, beaucoup plus douloureux, dans lequel ont évolué les sociétés antillaises (sauf celles de Terre de Haut, de St Barthélemy et de la communauté des Bonis). Il se décompose en deux temps, extrêmement long, d'une histoire « jeune » : Le temps des sociétés esclavagistes mises en place pour soutenir un système intensif agro-exportateur, incarné par le modèle de l'habitation, précède le temps des abolitions et des nouveaux libres à partir de 1848. La case, essentiellement rurale, suit la même progression. Après avoir été la demeure des Amérindiens, des premiers engagés et enfin des esclaves africains, elle devient, après les abolitions de l'esclavage, la maison des nouveaux citoyens, du petit paysan haïtien à l'ouvrier « casé » guadeloupéen. Si aujourd'hui la case antillaise est ainsi devenue une icône du patrimoine créole, elle le doit en partie à *Kaz Antiyé*, le livre de J. Berthelot. Son étude architecturale et typologique est la première du genre à patrimonialiser un mode d'habitat populaire, la case rurale, élément d'architecture créole qui devient ainsi un élément constitutif du patrimoine créole. Quels est le rôle et la place de *Kaz Antiyé* dans la construction des sociétés antillaises ? Comment Jack Berthelot est-il parvenu à faire de la case antillaise une icône du patrimoine architectural et de l'identité créole ? Principalement, en étant le premier à présenter une « *évolution typologique et architecturale* »² de la case rurale et en l'érigant comme symbole du « mode d'habiter caribéen ». Berthelot montre que la case et son environnement ont contribué à la construction d'une identité créole. La case, malgré une apparente uniformité, est devenue un objet de la créolisation qui a subi de nombreuses variantes. La version trilingue du livre (ou manque pourtant l'espagnol) est représentative d'un espace caraïbe, soumis à diverses influences, où la « case » et les « mots créoles » sont définis par l'auteur, comme des exemples de « *pidgin* ». La case s'est transformée, sous l'effet de multiples influences, développant ainsi de nouvelles variantes et ouvrant la voie à une architecture qui évolue. Au-delà de ces différences, Berthelot ne s'arrête pas à une analyse strictement architecturale et il explore la fonction sociale de la case car elle est le reflet des rapports entre les différents groupes sociaux et le statut de ceux qu'elle abrite. La case est une synthèse qui résume l'histoire sociale, économique et culturelle des sociétés antillaises. La case a contribué à la construction de l'identité créole.

¹ Berthelot (Jack), Gaumé (Martine), *Kaz Antiyé jan moun ka rété. L'habitat populaire aux Antilles*, Paris, Ed. Perspectives créoles, 1982.

² Giordani (Jean-Pierre), *La Guadeloupe face à son patrimoine*, Paris, Editions Karthala, 1996.

Dans un second temps, l'œuvre de Berthelot³ a permis de patrimonialiser un élément de l'architecture créole qui était perçu comme un élément constitutif du paysage antillais. L'œuvre de Berthelot répond sûrement à un manque ou comble un vide universitaire. Elle fait figure d'étude pionnière parce qu'elle est la première à ériger les « cases antillaises » comme des éléments constitutifs de la culture et de l'identité créole. Jusqu'en 1982, très peu de personnes s'étaient livrés à une étude de la case Antillaise. A partir de l'œuvre de J. Berthelot, la case devient un objet d'étude universitaire et donc un livre qui s'adresse à des professionnels de la recherche (architectes, historiens, géographes, sociologues, linguistes). Un ouvrage collectif, auquel ont contribué d'autres auteurs, historiens, linguistes. Il présente l'avantage d'être traduit en trois langues différentes : français, anglais et créole. L'auteur dépasse le seul cadre d'analyse de l'architecture, pour embrasser le champ d'autres disciplines. Mais la case, à partir de Berthelot devient également un « objet de pratique universelle ». Car le livre s'adresse aussi au grand public, et d'abord le public créole, pour qu'il puisse avoir une meilleure connaissance de son patrimoine architectural. Un ouvrage de vulgarisation qui permet de faire connaître la case comme un élément essentiel du patrimoine antillais mais qui vise également à en assurer une bonne conservation. Car les cases, symboles de l'habitat populaire aux Antilles, tendent progressivement à disparaître notamment sous les coups de boutoirs des politiques d'aménagement immobilières qui privilégient le béton au détriment des matériaux traditionnels.

I- La Case Antillaise : La persistance d'un élément constitutif de l'identité créole

Malgré une apparente uniformité, des différentes cases de l'espace caribéen, Berthelot affirme dans son introduction : « *il n'y a pas ici de caractéristique commune à toutes les îles* ». Il le prouve par une étude typologique qui montre l'existence de plusieurs grands courants d'influence, la diversité des cases et la « *synthèse originale* » observée dans chacune des îles. La case devient un objet de créolisation qui se transforme sous l'influence de ces différents héritages. L'auteur s'interroge : comment expliquer « la persistance de la case comme modèle de l'habitat antillais » ? Il trouve les éléments de réponse dans l'analyse de la fonction sociale de la case, qui est en fait la synthèse d'une architecture qui se fonde sur le vécu populaire, l'histoire économique, sociale et culturelle des Antilles.

A- Le cadre d'analyse architecturale et le principe de créolisation de la case

L'auteur dresse une analyse typologique et architecturale qui oppose dans un tableau, *les caractères des architectures rurales* des cases antillaises et les *groupes de populations* implantés dans les différentes îles de la Caraïbe. Ce tableau sert de cadre d'analyse. Il permet à l'auteur de dégager, selon des critères précis, des « courants d'influence » qui ont fait évoluer les cases et leurs éléments architecturaux. Il constitue le corpus de sources qui va être soumis à une savante « méthode d'investigation », élaborée par l'auteur, pour émettre des hypothèses dans ce sens. On note dans le choix des îles, une nette disproportion, en faveur surtout des Petites Antilles, qui est largement confirmée par l'abondante iconographie. Le nombre d'illustrations concernant les Antilles françaises montre que les deux « îles sœurs » sont au centre de l'étude. Ce choix s'explique peut être par les attaches et les travaux antérieurs de l'auteur sur l'architecture rurale à Marie Galante.

³ Jack Berthelot est aussi l'auteur de l'article *L'architecture rurale de Marie Galante*, dans la revue des Monuments historiques, n°117, Paris, 1981 et d'un ouvrage intitulé *L'art de vivre aux Antilles*, Paris, Flammarion, 1985.

L'auteur explique ce déséquilibre en précisant l'objectif premier de l'étude : « *le tableau permet de dégager quatre courants d'influence essentiels lors de la formation des architectures guadeloupéennes et martiniquaises* ». Sur les huit différents groupes de populations retenus, trois sont implantés dans les Petites Antilles françaises (St-Barthélemy, Guadeloupe Martinique), deux dans les Petites Antilles anglophones (Barbade et St Lucie). Les Grandes Antilles étant représentées par l'ancienne partie française de St-Domingue, devenue plus tard Haïti, et Porto Rico une ancienne colonie espagnole devenue territoire américain assimilé. Le dernier groupe de population est constitué par la population Boni. L'auteur justifie la présence d'une population non-antillaise parce qu'elle était exclusivement formée d'esclaves « marron », fuyant les habitations du Surinam, pour se réfugier sur les bords du fleuve Maroni en Guyane française. Les groupes de population sont confrontés à des caractères architecturaux provenant de la case rurale et qui peuvent s'opposer comme *les volets pleins et jalousies, les toits à quatre et deux pentes, l'accès principal par la façade ou par le pignon, décoration sur la façade ou sur le pignon, et aussi terrain préparé avant la construction ou construction légère isolée du sol* (vide sanitaire). Il y a aussi d'autres caractères comme la *case mobile, construction modulaire et extension de case, la galerie d'angle ou la charpente marine*. L'habitat populaire de Saint Barthélemy et des communautés Bonis ne possèdent pas certains des caractères architecturaux sélectionnés car ils n'ont pas connu le système de l'habitation sucrerie ou café et le régime de l'esclavage.

La confrontation des éléments architecturaux avec les divers groupes de population, permet à l'auteur d'affirmer qu'il n'existe pas de « *similitude formelle qui unit les cases* » mais des « *courants d'influence* » qui dans le cas de l'architecture rurale guadeloupéenne et martiniquaise permettent de « *dégager quatre grandes influences qui ont marqué l'évolution des cases* ». La case rurale devient objet de créolisation car elle subit les effets d'un mécanisme de transformation sous l'influence des différents héritages culturels, le plus souvent venus de l'extérieur, et d'une culture dominante. L'auteur explique les rouages de ce mécanisme de transformation, dans la conclusion de son œuvre, quand il expose les principes du « *pidgin* ». En ciblant son étude sur les deux petites Antilles françaises, J.Berthelot souhaite montrer la grande diversité de l'architecture des cases mais aussi le syncrétisme original et spécifique à chaque île. Le tableau ne montre pas une apparente uniformité de la case mais des variantes géographiques. Chaque île ayant opéré une synthèse originale, comme l'indique l'auteur, à propos des caractères de l'architecture domestique rurale : « *chaque île les a différemment interprétés* ». Le tableau montre l'évolution strictement architecturale, des cases rurales aux Antilles du XVII^e au XX^e siècle, qui selon l'auteur subissent quatre grandes influences. L'auteur présente une succession de planches architecturales, représentant des plans de cases, associés à une carte de la Caraïbe et une illustration. Elles concernent uniquement les Antilles anglaises et espagnoles. En sont exclues la Martinique, la Guadeloupe. Peut être pour mieux dégager « *les caractères qui sont présents dans celles-ci seulement* ».

B- Les variantes historiques et géographiques

Toutefois cette analyse architecturale ne semble pas suffisante pour expliquer une évolution. Il faut y adjoindre un aperçu historique (J-P Sainton) et faire émerger de nouvelles variantes de la case créole.

Un premier ensemble, intitulé « *caractères d'origine européenne* », représente l'héritage des premiers colons et engagés (1635-1680). C'est le temps des premières expériences architecturales antillaises. L'analyse historique prouve que cette première forme architecturale créole est la synthèse de plusieurs expériences: Le mélange des techniques de construction propres aux premiers colons (éprouvées lors de la colonisation de St Christophe au XVII^e siècle) avec les techniques propres aux Amérindiens et celles qui furent apportées par les Espagnols un siècle plus tôt (XVI^e siècle). Cette nécessité de construire un premier habitat s'accompagne de l'indispensable nécessité de mettre en valeur les sols : « *ce projet implique donc non seulement l'occupation du sol en vue de cultures, mais corollairement, l'élaboration d'un habitat* ». Ceci pour deux raisons évidentes : afin d'assurer une production rentable qui s'exporte (le tabac) et dont la culture rapporte un capital. Mais aussi à cause de l'importance des cultures vivrières, indispensables aux colons, pour faire face aux difficultés du ravitaillement et aux dégâts causés par les différentes catastrophes naturelles (cyclones). Les nécessités quotidiennes du « temps des pionniers » font émerger un habitat rural antillais homogène constitué par la case et ses espaces environnants. Le fondement du « *mode d'habiter caribéen* » se construit : « *dans une logique d'exploitation et lié à l'occupation et la mise en valeur du sol* ». L'auteur indique également qu'il n'y a pas de grandes disparités entre la case des premiers engagés et les cases d'esclaves. Peut-être la case du colon était-elle plus aérée. Souvent elle comportait plus d'une pièce (naissance de la *deux-pièces case*). La plupart des premiers engagés européens étaient pauvres et ils utilisaient des matériaux végétaux comme plus tard le feront les premiers esclaves. La plupart des cases actuelles s'inspirent encore des *caractères d'origine européenne* si l'entrée se fait par la façade principale. Celle-ci étant souvent ornée et orientée vers la route et parfois elle comporte en son centre une porte entourée de deux fenêtres. La porte est décentrée seulement dans le cas d'une deux-pièces case. Les européens, en plus des jalousies, ont introduit l'impératif technique du vide sanitaire qui permet d'isoler la case du sol et donc de mieux résister à l'humidité.

Vient ensuite un second ensemble de « caractères spécifiques de la colonisation », absents évidemment chez les Bonis et à St Barthélemy, car ils sont liés au développement intensif de l'économie de plantation (sucre, café) et au système agro-exportateur de l'habitation. Cette période (1680-1848) est marquée par l'incroyable dynamisme de l'économie sucrière et transforme la plupart des îles de la Caraïbe en « *Isles à sucre* ». L'habitation sucrière, qui s'impose dans le paysage antillais au XVIII^e siècle, devient le symbole de ces sociétés esclavagistes et « tend à devenir un espace socialisé ». Dans l'unité de production qu'est l'espace de l'habitation, le clivage maître-esclave se reflète dans l'opposition *cases à nègre / maison du maître*. L'habitation définit un nouveau mode d'habiter de la généralisation du quartier servile ou l'esclave n'est plus maître de son habitat. Cette période voit l'émergence des constructions modulaires avec des dimensions normalisées qui s'imposent à la case (à l'exception de Sainte Lucie) selon deux modules. Comme le montre l'auteur, dans les plantations de l'époque esclavagiste, les cases d'esclaves pouvaient être déplacées. Cette architecture modulaire repose sur deux modèles. Le module rectangulaire originaire de Barbade qui ne comporte qu'une seule pièce avec une longueur toujours équivalente à deux fois sa largeur (3x6m). Le module carré, formé d'une pièce (3x3m), qu'on retrouve surtout en Guadeloupe et Porto Rico. La mobilité de la case et son agrandissement ou extension, par rajout d'autres modules, sont des caractères architecturaux importants qui ont été introduits dans la Caraïbe par la colonisation européenne et qui trouve ses fondements dans la société esclavagiste de l'habitation sucrière.

Il existe un troisième ensemble intitulé « *caractères propres à la population noire* ». L'auteur prévient du problème posé par le manque de représentations et de sources : « Nous ne pouvons dire si ces caractères sont africains car il faudrait pour cela connaître l'architecture des ethnies d'origine des esclaves ». Aujourd'hui, il ne reste que très peu de vestiges des cases serviles. Celles-ci étaient construites en matières végétales et elles n'ont pas résisté aux violences et aux aléas du climat caribéen. L'auteur utilise les récits *des Chroniqueurs du XVII et XVIII^e siècles*, uniques descriptions de l'habitat et architecture servile. Ce manque de sources justifie la présence des Bonis dans la typologie comparative car les caractéristiques de l'habitat servile se retrouvent dans l'architecture des marrons bonis : l'accès à la case se fait par le pignon, orné ou pas de décorations, et l'usage des volets pleins et l'absence de jalousies les caractérisent également. Tous ces éléments semblent confirmer les témoignages des Chroniqueurs comme ceux du Père Labat. Tous soulignent l'absence de luminosité et de système d'aération dans les cases serviles. Les esclaves de l'habitation n'étaient pas maîtres de leur habitation et devaient se plier aux règles du commandeur du domaine. L'auteur en déduit que « dans un tel rapport, il est douteux que la case de l'esclave ait conservé des marques profondes de l'habitat africain ». Il ne suit pas non plus les conclusions des recherches de Debien⁴ et sa vision de la case servile qui évolue. Pour Berthelot, la case de l'esclave évolue peu par rapport à celles des premiers engagés. Il existe une permanence dans le choix des matériaux pour l'essentiel constitués de végétaux. Plus que la forme c'est peut être la technique de construction qui pourrait être avoir été importée du continent africain. Les cases, dénommées *gaulettes*, seraient donc celles qui se rapprocheraient le plus des cases serviles. Cette similitude provient des matériaux utilisés puisés dans l'environnement naturel. La case à gaulettes se maintient longtemps après 1848. Même si cette date scelle la fin de l'esclavage, et qu'elle provoque une mutation importante du système socio-économique, la case des esclaves libérés (nouveaux-libres) n'évolue guère dans les sociétés post-esclavagistes caribéennes. Ce sont essentiellement deux-pièces cases, essentiellement constituée de matière végétales qui composent encore le paysage rural dans la seconde moitié du XIX^e siècle. L'auteur note tout de même, l'introduction progressive du bois qui remplace les végétaux. Avec la généralisation du bois, on passe d'un « capital travail » (végétaux) à un « capital argent » (bois). L'introduction du bois dans l'architecture populaire reflète l'émergence d'un nouveau pouvoir d'achat celui de la main d'oeuvre salariée constituée par les nouveaux libres libérés après les abolitions

Le dernier ensemble, constitué des *caractères d'origine française*, justifie une dernière influence mais qui selon l'auteur reste limitée aux îles de la colonisation française. *La charpente marine, la toiture à quatre pentes* et la nécessité de *préparer le terrain avant la construction* semblent être des techniques éprouvées dans les îles françaises depuis le XVII^e siècle et que l'on ne retrouve pas forcément ailleurs dans la Caraïbe. Ce dernier ensemble nous amène jusqu'au XX^e siècle qui voit l'introduction progressive de la tôle et du béton dans l'architecture populaire antillaise. Même si l'usage du béton armé est apparu en Guadeloupe après le cyclone du 12 septembre 1928 son usage reste toutefois limité au centre des bourgs et grandes villes. C'est Ali Tur, architecte du Ministère des Colonies en Guadeloupe (1929-1939), qui généralise ces nouveaux matériaux de construction notamment à l'occasion des travaux d'embellissement pour les festivités du tricentenaire du rattachement de la Guadeloupe à la France (1935); mais ces travaux concernent uniquement les édifices publics et religieux. Pour l'habitat populaire, la rupture est plus nette, à partir des années 1960, quand se multiplient les « cases aménagées » et extensibles qui empruntent de nouveaux matériaux (béton, fer, verre) pour faire face aux contraintes naturelles.

⁴ Debien (Gabriel), *Les esclaves aux Antilles Françaises (XVII-XVIII^e siècles)*, Basse Terre, Fort de France, Horizons Caraïbes, 1974

Il est difficile de dissocier l'architecture de la case créole du « mode d'habiter populaire ». La case a peu évolué et reste associée à son environnement naturel. Qu'elle soit urbaine ou rurale, les cases s'organisent souvent autour d'une cour (« lakou ») et elle répond toujours à la définition de forme d'habitat dont l'organisation s'accorde avec les contraintes naturelles et s'organisent selon des liens de solidarité tissés au sein de la cellule familiale. Elle et son environnement constituent « un ensemble homogène ». A partir de 1848, la case créole reprend son rôle premier, celui d'être une forme d'habitat dans un ensemble productif tourné vers l'auto-subsistance (cultures vivrières). Une liberté qui avait été supprimée dans la société esclavagiste. L'auteur le remarque ainsi : « *L'histoire de la case ne débute réellement qu'avec l'abolition de l'esclavage* ». Après cette date, la case retrouve sa fonction sociale.

C- La fonction sociale de la case

Il n'est pas possible de parler de l'habitat sans montrer sa place dans le paysage antillais. La case tire l'origine de sa fonction sociale, quand elle devient « *la transcription spatiale d'une économie d'autosubsistance qui s'est constituée en marge de l'économie de plantation* ». La fonction sociale apparaît dans l'espace environnant de la case sous la forme du jardin caraïbe, du groupement familial et de rites culturels ou cultuels.

C'est le milieu naturel environnant, matérialisé par les cultures vivrières, qui fournit à l'habitant de la case la majeure partie de son alimentation et de ses matériaux de construction. La case ne se conçoit pas sans son environnement. Le verger caraïbe est conçu pour « *survivre en milieu autarcique* ». A partir de 1848, l'accession d'un grand nombre des nouveaux libres à la petite propriété, dans les mornes, les plaines, ou encore sur l'habitation, fait augmenter le nombre des cultures vivrières et donc des vergers caraïbe. La case redevient « *unité de production et de consommation* ». Le jardin proche de la case permet d'assurer une auto subsistance en cas de défaillance des ravitaillements, très fréquent entre la métropole et ses colonies, ou une sorte de repli en cas de catastrophe naturelle. Ces deux contraintes, constantes aux Antilles, lient à jamais la case à son jardin et son verger caraïbe. La case ne peut se dissocier de ses espaces annexes qui sont autant d'espaces fonctionnels qui entourent la case : *espaces d'utilisation* (cuisine, sanitaires, coin lessive), *espaces de production et de consommation* (vergers/jardins caraïbe), *espace d'occupation* (élevage, basse cour). Selon l'auteur la case tire également sa fonction sociale du fait qu'elle ne soit pas un habitat figé mais évolutif, qui peut s'agrandir, se moduler, se déplacer mais aussi se reproduire selon le principe du « *groupement familial* », dénommé *lakou* en Guadeloupe. Il s'organise de façon linéaire ou désordonnée autour de la case paternelle et de son environnement. L'auteur le qualifie « *d'arborescent* ». C'est elle qui gouverne à la répartition des autres cases de sa descendance. Le groupement familial permet une implantation de nouvelles cases, détenues par les enfants, autour de la case paternelle et de son environnement, multipliant ainsi les unités de production/consommation séparées uniquement par un *espace tampon*. D'ailleurs l'enfant quitte la case paternelle et devient adulte en « *faisant sa case* »: Ultime étape avant l'entrée dans la société des adultes. Jack Berthelot prouve l'existence de liens entre la famille antillaise et l'habitat populaire rural.

Il convient d'admettre, comme l'indique J-P. Giordani⁵ : que « *la construction de case était un acte social d'une importance particulière dans la vie de la communauté paysanne* ». La construction de case permettait de tisser des liens de sociabilité entre le futur résident et les personnes constituant son voisinage immédiat ou lointain. Elles étaient souvent

⁵ Giordani (J-P), *op. cit.* p.43

l'occasion de faire une fête, autour du tafia et d'un repas, qui se prolongeait toujours par des danses rythmées par un orchestre. Elles pouvaient donner lieu également à des cérémonies cultuelles mêlant croyances diverses et rites vaudou. L'habitat se transforme en sanctuaire recevant offrandes et prières, et parfois en cimetière comme en atteste la présence de tombes en béton, près de certaines gaulettes haïtiennes.

Kaz Antiyé montre que la case est une permanence. Et même si elle s'est transformée, en devenant un objet de créolisation, elle a gardé, jusqu'à nos jours, ses caractères propres: Celle d'un habitat populaire rural, formant un espace homogène avec son environnement, qui détermine sa fonction sociale. Ces caractères se retrouvent dans l'habitat actuel notamment le principe de l'auto subsistance grâce au jardin créole, mais aussi la nécessité d'une économie parallèle en réponse ou rupture avec la métropole. La tradition des espaces annexes, notamment la cuisine, peut être perçue encore aujourd'hui. La persistance du groupement familial préside toujours à l'implantation de nouvelles formes d'habitat. Ces caractères sont constitutifs de la culture créole et antillaise. La case, comme forme *d'habitat populaire* mais aussi *mode d'habiter*, participe à la construction de l'identité créole antillaise. Le livre de Berthelot comble ainsi un vide et un manque puisqu'il apporte une première synthèse de l'habitat populaire aux Antilles. Il va devenir, lui-même, un objet de recherche mais aussi de pratique universelle, faisant du livre comme de la case, un des fondements de l'identité créole et de la culture antillaise.

II- *Kaz Antiyé Jan Moun Ka Rété* : Élément constitutif de l'identité créole

En 1982, quand Berthelot publie son œuvre, la recherche universitaire aux Antilles en est encore à ses balbutiements. L'université des Antilles émerge seulement et paraît encore désorganisée. C'est le temps de la soutenance des premières thèses qui défrichent une histoire parcellaire. Même si coopère aux Antilles, depuis les années 80, des CAUE⁶ et le conseil de l'ordre des architectes, les programmes en faveur du patrimoine créole souffrent toujours d'un retard ou d'un regard par rapport à la métropole. *Kaz Antiyé* répond donc à un manque et s'adresse à la fois aux chercheurs et spécialistes du patrimoine. Mais dans sa conception et sa réalisation, le livre s'inscrit aussi dans le mouvement de revalorisation de la langue créole. Il s'inscrit donc en droite ligne d'une *Eloge à la créolité*⁷. Pour autant ce lien fort avec la linguistique permet au livre, destiné initialement au monde de la recherche, d'entrer dans la sphère du grand public et de devenir un ouvrage de vulgarisation qui contribue à la conservation du patrimoine rural et donc de l'identité créole.

A- Un livre d'histoire et d'architecture.

En 1982, la recherche en histoire et en architecture, n'est pas encore arrivée à maturité aux Antilles car l'université en est à son commencement. Elle succède à une longue période de « bricolage des sources », publications de monographies historiques construites par des amateurs éclairés mais qui ne respectaient pas les normes de la recherche universitaire. Deux contraintes : l'absence d'université aux Antilles et la production de sources qui faisaient défaut à l'histoire antillaise. Seules existaient des productions de textes bruts à partir de manuscrits publiés dans le cadre des sociétés savantes comme *les Sociétés d'histoire de la Guadeloupe et de la Martinique*. En ce qui concerne les organismes de protection du patrimoine, leur implantation est assez récente aux Antilles:

⁶Conseil d'architecture, d'urbanisme et de l'environnement créée en 1987 et qui fêtait en décembre ses 20 ans.

⁷ Barnabé (J), Confiant (R), Chamoiseau (P), *Eloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1989, Réed. Bilingue, 1995.

La *Direction Régionale des Affaires Culturelles (DRAC)*, instance principale chargée de la conservation du patrimoine au sein du Ministère de la Culture, chargée de la protection du patrimoine, a été créée en Martinique en 1983 et en 1989 pour la Guadeloupe. Au moment de la publication de *Kaz Antiyé*, la protection du patrimoine en est donc à ses balbutiements. La *Direction Régionale à l'Architecture et à l'Environnement* fonctionne depuis 1979 avec compétence pour les Antilles mais il faut réellement attendre le lancement des CAUE pour voir les collectivités territoriales adoptaient un politique en faveur de la préservation du patrimoine Antillais grâce à des expositions et conférences s'adressant au grand public. C'est en ce sens, que *Kaz Antiyé* comble un vide, ou bien répond à des besoins. Il s'inscrit à la charnière de la période de transition qui voit se succéder les sociétés savantes puis les professionnels de la recherche. Il est l'un des premiers livres qui répond au problème récurrent de l'absence ou de la dispersion des sources. Le premier livre, sur l'évolution de la case, qui s'accompagne d'un raisonnement scientifique fidèle aux principes de la « nouvelle histoire » qui impose le questionnement et le positionnement de l'homme par rapport aux sources : L'auteur ne s'y trompe pas et rappelle cette exigence, lors de l'inventaire des caractères architecturaux (sources).

L'ouvrage est richement illustré. Berthelot utilise dans son livre près de 40 photos et 16 plans consacrés aux cases guadeloupéennes; contre seulement 30 photos et 5 plans pour illustrer les cases de la Martinique. Dans l'ordre décroissant, du nombre de photos utilisées, vient un deuxième groupe composé de la Barbade (13 photos), Haïti (12), St Barthélemy (7), St Lucie (4). Enfin, un troisième groupe d'îles n'est représenté que par une ou deux illustrations: Cuba, Montserrat (1), Marie Galante, St Vincent et Puerto Rico (2). L'auteur souhaite d'abord « dégager quatre courants d'influence essentiels lors de la formation des architectures guadeloupéennes et martiniquaises ». Il fait ainsi le lien entre ses attaches et les travaux antérieurs déjà entrepris. Le fait qu'aucune photo du livre ne soit accompagnée du nom de son auteur prouve que l'auteur s'est, lui-même, improvisé photographe pour combler le manque de représentations iconographiques dans les sources historiques⁸. Son œuvre justifiant ainsi les termes « investigations » et « observation directe » que l'auteur emploie. Aucune représentation pour certaines des îles de la caraïbe : anglophone (Jamaïque, Dominique, Trinidad, Tobago, St Kitts, Nevis) hispanophones (St Domingue) francophones et anciennement colonisées par les hollandais (Aruba, St Martin). Cependant Berthelot pallie ce manque de représentations par la richesse et la diversité des représentations architecturales (plans, planches). En particulier cette série de fiches, conçue comme une typologie et, qui associent le plan de case, une carte de localisation et d'illustration. Ce type de plan donne à l'étude une échelle caribéenne. C'est un livre d'architecture car il analyse l'évolution des matériaux constitutifs de la case et les différentes formes de l'habitat (végétaux, bois, pierre, tôle, fer, béton). Une partie du livre est consacrée à l'aspect technique de la construction de la case en le rapportant sous des formes scientifiques. De la même façon que pour les documents historiques, la Guadeloupe est surreprésentée dans les différents plans de cases présentés par l'auteur. Toutefois le déséquilibre observé s'explique par la grande dispersion, voire l'absence, des sources. Ce ouvrage est réalisé au commencement de la recherche universitaire aux Antilles. L'auteur doit donc combler cette absence de source, ou l'absence de représentations iconographiques fiables, surtout les anciennes cases serviles des habitations sucrerie. Les seules représentations qu'il nous reste, de la « case des esclaves », sont les descriptions données par les chroniqueurs du XVII^e et XVIII^e siècle et ceux du XIX^e siècle contemporains des abolitions. L'auteur utilise se sert donc de l'œuvre de Du Tertre⁹.

⁸ J-P Sainton, dans la préface du livre relate une anecdote concernant l'une de ses « campagnes photos ».

⁹ Du Tertre, *Histoire Générale des Antilles habitées par les français*, Paris, July, 1667-1671, rééd. A973.

Les gravures de Sébastien Le Clerc¹⁰, qui illustrent les propos de Du Tertre, apparaissent également dans l'œuvre de Berthelot. Elles ne constituent pas des représentations fidèles de la case servile. Le graveur, qui fut l'un des plus renommés de la cour du roi Louis XIV, ne s'était jamais déplacé aux Antilles. Il se basait uniquement sur les descriptions que lui restituait le chroniqueur. L'*Indigoterie, la Sucrerie, la Ménagerie* constituent pourtant les rares représentations iconographiques qui nous reste de cette époque. La bibliographie, pour un ouvrage qui s'adresse à un public de spécialiste, peut paraître très sommaire. En fait, elle masque les lacunes d'une recherche en histoire encore balbutiante au moment de l'ouverture de l'Université des Antilles-Guyane. La première tâche, à laquelle travaillèrent les universitaires, fut la publication de sources parcellaires, commencée de façon très sommaire par les *Sociétés d'histoire de Guadeloupe et de la Martinique*. Ce défrichage des sources permettra la publication des premières thèses dans les années 1980. Berthelot utilise aussi les récits d'auteurs, du XIX^e siècle, dont certains sont les instigateurs de l'abolition de l'esclavage¹¹. Les références bibliographiques prouvent que l'auteur est soucieux de faire le point sur les recherches en cours dans la deuxième moitié du XX^e siècle (Moral, Debien, Schnakenbourg, Petit Jean-Roget¹²). Ce bilan lui permet d'énoncer de nouvelles hypothèses et d'ouvrir de nouvelles voies de recherche. C'est en ce sens que le livre de Jack Berthelot a contribué à la construction de l'identité créole, de l'histoire et du patrimoine des sociétés antillaises. L'ouvrage reste une référence car il a ouvert la voie à de nouvelles études. En revanche les études d'Eugène Revert¹³ pour la Martinique et de Guy Lasserre¹⁴ pour la Guadeloupe sont importantes, mais Berthelot ne les mentionne pas. Il ne cite pas, non plus, les importantes recherches entreprises par B.Rignault et Y.Renard sur Marie Galante¹⁵, ni celles entreprises par D.Begot et M.Mousnier¹⁶ sur le patrimoine de la Guadeloupe et de la Martinique au début des années 80.

Ces études pallient l'absence de représentations iconographiques, sur les cases serviles, par l'utilisation des plans d'habitation. Une confrontation qui montre une évolution importante du quartier servile au XVIII^e siècle. Berthelot évoque la rationalisation de l'espace, réservé à l'esclave dans l'habitation, sans avoir recours, pour l'illustrer, aux travaux universitaires en cours d'élaboration. Même si les travaux de Berthelot restent une référence, il serait utile de les poursuivre car, si son étude représente une synthèse originale à l'échelle de la Caraïbe, elle reste inachevée puisqu'elle ne concerne que les influences qui ont marqué le mode d'habitat populaire des Antilles françaises. La même démarche, pour les Antilles espagnoles, anglaise, néerlandaises serait utile. D'ailleurs la bibliographie de *Kaz Antiyé* ne comporte aucune référence d'étude universitaire anglophone et hispanophone. Or chaque territoire insulaire caribéen est issu de plusieurs logiques même si traits communs existent.

¹⁰ Begot (Danielle), *A propos des représentations iconographiques de l'habitation sucrerie aux Antilles françaises*, dans *Construire l'histoire antillaise*, (s.d) L. Abenon, D.Begot et J-P.Sainton, Paris, Editions du CTHS, 2002

¹¹ Schoelcher (Victor), *Des colonies françaises. Abolition immédiate de l'esclavage*, 1842, Basse terre, 1976

¹² cf. *Kaz Antiyé* pour les références bibliographiques

¹³ Revert (E), *La Martinique*, Paris, Nouvelles Ed. Latines, 1949, thèse du Doctorat d'Etat es lettres, 1 vol, 560p

¹⁴ Lasserre (G), *La Guadeloupe, Etude géographiques*, Union française d'impression, Bordeaux, 1961, thèse

¹⁵ Rignault (B), *Rapport pour la conservation et la mise en valeur du patrimoine industriel, de l'île de Marie Galante*. Parc Naturel de Guadeloupe. Office National des forêts 1979, 179p.

¹⁶ Begot (D), Mousnier (M) *Usines et habitations sucreries de Guadeloupe et Martinique, XVII-XX^e siècles*, rapport contrat plan quadriennal, MEN, Direction de la recherche, 1988, 211p.

Et lorsqu'il s'agit du couple « maison de maître/maison de ville », la nature de l'espace et les caractères architecturaux changent. On passe dans le domaine urbain visible par la nature des éléments architecturaux (balcon, galerie, maisons hautes, cour, rez-de-chaussée, étage, galetas). La case (*kaz*) est, par définition, un habitat populaire rural qui s'oppose sémantiquement au mot maison (*mézon*). L'auteur émet pourtant l'hypothèse d'une filiation en émettant l'hypothèse que la maison de maître se présente comme un développement de la case. L'étude mériterait qu'une version espagnole, de Kaz Antiyé, naisse aujourd'hui. L'auteur reconnaît l'immensité de la tâche qui reste à faire et se fait juge : « Un tel tableau ne peut prendre en compte que les éléments principaux [...] il méconnaît les différences régionales [...] ne révèle pas les influences moins nettes, telle celles des Amérindiens ». Ces errements, constatés aujourd'hui, ne l'étaient pas en 1982 car, au même moment en métropole, *l'Ecole des Annales* procédait à sa seconde révolution épistémologique avec l'émergence de nouveaux historiens (Ariès¹⁷, Le Goff¹⁸, Le Roy Ladurie¹⁹). L'évolution consiste en la consécration d'une histoire du temps long qui ne prend plus en compte l'évènement (temps court) mais dépasse le simple cadre descriptif pour analyser l'évolution des sociétés et des mentalités sur un temps long.

B- La revalorisation de la langue créole.

Le livre de Berthelot est le digne représentant, aux Antilles, de *l'Ecole des Annales* et de sa seconde révolution épistémologique. L'auteur témoigne à plusieurs reprises de sa volonté de privilégier, dans le rapport des populations avec le patrimoine rural antillais, l'étude des sociétés et des mentalités. L'œuvre de Berthelot s'inscrit dans cette nouvelle tendance de l'histoire, qui à partir des années 1980, s'intéresse aux groupes humains et à leur habitat. Cette étude relève de l'histoire psychologique ou des mentalités, dont les principaux tenants aujourd'hui sont : Audoin-Rouzeau, Becker²⁰, Antoine Prost. Et aussi tous ceux et celles, qui ont permis à l'histoire des femmes et des enfants de faire leur place. Ces historiens ont privilégié l'étude des mentalités, des sociétés civiles durant la Première et la Seconde guerre mondiale. Ils ont montré l'impact du traumatisme de la guerre sur les mentalités de l'époque. Leurs études ont permis le renouvellement de la recherche, sur les deux conflits mondiaux, en privilégiant une histoire des mentalités, des mœurs et des idées, sur un temps long, au détriment d'une « histoire bataille ». Utilisation de la psychologie des peuples, de la sociologie, géographie, démographie et de tous les champs du savoir. C'est aussi la raison pour laquelle, l'auteur a toujours le souci de rapporter le contexte à différentes échelles géographiques. Le recours à des représentations cartographiques sont nombreuses (carte de la Caraïbe, des Antilles françaises mais aussi localisation dans la Caraïbe des petits Etats insulaires).

Le recours à la géographie, dans la plupart des études universitaires de ce temps, permettait justement de pallier ou masquer les carences de la Recherche au niveau des sources historiques. L'auteur s'inscrit dans cette nouvelle tendance quand il affirme indissociable la case de son environnement et l'importance, dans l'identité créole, des espaces annexes jouxtant l'habitat créole. Définir la fonction sociale de la case est l'occasion de préciser les mentalités et la condition de ceux qu'elle abrite. D'abord et en règle générale, Berthelot associe toujours, dans ces clichés photographiques, l'homme à l'habitat.

¹⁷ Ariès (P), *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, 1975, 316 p.

¹⁸ Le Goff (J), *La bourse et la vie*, Paris Hachette Littérature, 1966.

¹⁹ LeRoy Ladurie (E), *L'argent, l'amour et la mort en pays d'Oc*, Paris, Editions du Seuil, 1980.

²⁰ Audoin-Rouzeau (S), Becker (A), *La violence de Guerre 1914-1945*, Paris, Editions Complexe, IHTP, 2002

Chaque représentation suggère l'impression d'un espace homogène défini par l'habitat, l'homme et son environnement proche. Les allusions portant la trace d'une étude des mentalités ne manquent pas dans le livre. Elles sont constantes à partir de la description du verger caraïbe. Elles deviennent l'objet central de l'étude quand l'auteur définit le principe de la case et de son organisation sociale. Il considère d'abord l'habitat populaire antillais en l'analysant sous l'angle des rapports entre les liens familiaux et la case. La théorie du groupement familial, lakou, s'inscrit dans cette démarche là. Analyser la case par son organisation sociale et son environnement psychologique permet d'entrevoir « l'acte social » que constitue la construction d'une nouvelle case. L'habitat accompagne son résident de la naissance à sa mort : « A la case, abri éphémère, succède alors la tombe que l'antillais veut aussi durable que possible ». L'importance des liens, au sein de la cellule familiale antillaise, et le rôle ainsi que le respect, dévolu aux Anciens, fait partie intégrante de la culture créole. On retrouve ses aspects dans la fonction sociale de la case. L'auteur s'inscrit véritablement dans une étude des mentalités créoles lorsqu'il décrit l'existence de rites et de croyances pratiqués par les hommes et qui se rapporte à la case. C'est le champ de l'histoire culturelle, que l'auteur embrasse, quand il affirme que la case devient le centre d'un tissu de relations et que les étapes ou l'achèvement de la case sont toujours rythmés par les fêtes regroupant le voisinage. Or l'histoire culturelle dérive très vite, aux Antilles, vers une histoire culturelle.

Ainsi comme ceux, qui avaient étudié l'impact de la mort et de la magie sur les sociétés médiévales, Berthelot s'intéresse également aux rapports entretenus par l'homme avec son habitat et les pratiques magiques ou les croyances vaudou, très en vogue du côté de la Caraïbe (Haïti). Pour autant la spécificité même de la région Caraïbe, soumise aux contraintes naturelles (séisme, cyclone, éruption volcanique, glissement de terrain), révèle un manque important dans l'étude de Berthelot. En effet ce dernier ne signale que très brièvement, l'impact des catastrophes naturelles sur l'architecture créole.

Il évoque seulement, l'existence d'une case à ouragan dans l'habitation, qui sert de refuge, uniquement aux populations non serviles. L'auteur reste discret quant à l'influence des vicissitudes du climat caribéen, sur les mentalités et l'architecture créole. Même s'il sous entend dans la définition qu'il donne de la case, cet aspect là : « un habitat dont l'organisation autour de la case reflète les contraintes. », l'étude de Berthelot ne montre pas, comment l'habitat populaire des Antilles, s'est adapté aux aléas des catastrophes naturelles qui rythment les saisons dans la Caraïbe. Tout au plus, suggère t-il par l'exposé des matériaux employés à la construction, la fragilité de la case et la volonté des populations antillaises d'adopter, dès que possible, les nouveaux matériaux des constructions modernes (béton, charpente métallique, verre, panneaux solaires) qui permettent de solidifier l'habitat, d'offrir une meilleure résistance aux intempéries et d'optimiser les conditions d'existence. C'est dans ce sens qu'il faut envisager l'étude de la « case aménagée », actuellement conçue comme une synthèse des matériaux et techniques, employés depuis les origines de la case. Le livre est en ce sens dépassé, et cette étude sur l'habitat rural aux Antilles, oublie de se référer aux études universitaires, qui étudient l'impact des catastrophes naturelles sur les sociétés antillaises. Le mélange actuel du béton, du bois, de la tôle, du fer, du verre et des matières végétales symbolise de nos jours, l'habitat populaire des Antilles, et surtout une augmentation générale du niveau de vie. L'utilisation de l'énergie renouvelable, doit amener de nouvelles perspectives de recherche et d'autosubsistance, qui préservent la case et le patrimoine naturel.

La frontière entre les différentes disciplines (l'histoire, l'anthropologie, la sociologie, la linguistique) s'estompe et devient dangereusement floue, à un moment, ou dans les années 80, la défense de la langue créole est à son paroxysme. Kaz Antiyé, traduit en créole en

devient le symbole²¹. Celui d'une étude architecturale qui se confond avec une étude historique, anthropologique et linguistique. La place accordée par l'auteur, dans sa bibliographie mais aussi dans le contenu de l'œuvre, aux défenseurs de la « créolité » prouve que le livre *Kaz Antiyé*, participe lui aussi à la construction de l'identité créole. En effet il s'inscrit dans un courant important, qui inaugure aux Antilles la recherche d'une identité propre dans les années 1970. Ce courant est symbolisé par l'œuvre de Jean Benoyst²², qu'il cite dans sa bibliographie. Autour de ce québécois d'origine, s'est constituée en Martinique, une équipe de recherche dynamique, composée d'étudiants québécois, basée au fonds Saint Jacques en Martinique, dans l'ancienne habitation du Père Labat. Cette période, voit la multiplication d'articles, d'ouvrages, sur la constitution de la société, de l'identité et de la culture antillaise. Ces travaux ont reçu un écho favorable parmi le public éclairé, pendant la période de remise en question de l'Assimilation. Une recherche d'identité propre, par des étudiants travaillant en Martinique, mais étant d'origine et de nationalité étrangère. Travail fait par des francophones, non français.

Tous les travaux de Benoyst ont porté sur des aspects négligés de l'histoire antillaise : la plantation, la société, le métissage, les arts et traditions populaires. Des études porteuses, car elles coïncident avec le mode et le renouvellement de la recherche en France. Elles s'inscrivent dans la droite ligne d'un mouvement qui défend le concept de créolité, à partir des années 1970. C'est le cas des auteurs et écrivains²³ qui ont émergé durant cette période de recherche identitaire : les étudiants étaient attirés par tous ce qui se passait en dehors de l'histoire (Anthropologie). Cette phase correspond avec le développement de la linguistique créole et la reconnaissance du créole comme instrument identitaire.

C'est dans ce contexte culturel qu'il convient de replacer la version, traduite en créole et en anglais, de *Kaz Antiyé*. Le livre de Berthelot devient, une œuvre identitaire, qui revalorise la culture créole, par la défense de sa langue : « Et, si j'avais pu mettre la case en musique, c'aurait été du gwoka ». Mais surtout *Kaz Antiyé* reste un ouvrage de vulgarisation qui réconcilie le grand public avec la recherche universitaire mais surtout avec le patrimoine culturel qui lui appartient. C'est pour cette raison que le livre de Berthelot trouve un écho auprès du grand public, à une époque où celui-ci est très sensible à la question identitaire. Le livre de Berthelot, en même temps qu'il construit l'identité antillaise, permet aussi de conserver un patrimoine architectural qui disparaît, afin de le transmettre aux générations futures. C'est un ouvrage qui assume sa part du « devoir de mémoire », en agissant ainsi sur les consciences des populations.

C- Une œuvre de vulgarisation.

Le livre de Berthelot réconcilie, rapproche, les tenants de la recherche universitaire aux Antilles, avec les amateurs éclairés, passionnés. Dans ce sens, il s'adresse aussi au grand public et pas seulement à un public de spécialiste. *Kaz Antiyé* s'inscrit dans une longue tradition. Les relais qui permettent au public local de se faire une idée de son passé, étaient peu nombreux. Cette pauvreté récurrente est la raison pour laquelle, ont été produits des ouvrages de vulgarisation pour le grand public : *Historial Antillais*, *Dictionnaire encyclopédique Désormaux*, *Dictionnaire encyclopédique de la Caraïbe*. D'ailleurs le livre de Berthelot, dans sa forme et son contenu, s'éloigne des exigences de la recherche, mais aussi des impératifs liés au monde de l'édition. En effet *Kaz Antiyé*, même s'il s'adresse à un public

²¹ Version en créole de Jean Pierre et Juliette Sainton. Version anglaise de Karen Bowie

²² Benoyst (Jean), Types de plantations en Guadeloupe et en Martinique, Parallèles, n°29, 1968

²³ J.Barnabé, R.Confiant, P.Chamoiseau, *Eloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1989 mais aussi Hazael, Massieux, *le créole de la Guadeloupe*.

de chercheur, est en apparence très différent, d'une étude universitaire, ou bien simplement d'une thèse. Le sommaire se situe en début de livre et ne présente pas de la meilleure façon le plan proposé par l'auteur, les notes (signature d'un ouvrage universitaire) sont peu nombreuses et situées à la fin du livre et non, en bas de page. Le glossaire est limité.

Les illustrations, « ennemis de l'éditeur » car trop coûteuses à l'édition, sont abondantes et diverses. L'auteur utilise des encarts, qu'il introduit dans son développement. Ils servent de « fenêtre », ou l'auteur montre au lecteur, comment un caractère propre à l'habitat populaire (verger caraïbe, groupement familial...) dans les îles françaises, se retrouve également dans les îles colonisées par les Anglais. L'introduction n'énonce pas clairement le plan de l'auteur ainsi que la problématique générale. Enfin l'originalité même de l'œuvre, suppose tous les sacrifices acceptés par l'éditeur, pour financer l'édition d'un livre traduit en trois langues (français, anglais, créoles), et illustré par une riche iconographie, mêlant à la fois photos couleurs/noir et blanc, et planches d'architectes. Est-il possible encore aujourd'hui, pour un auteur, de trouver une maison d'édition qui supporte de tels sacrifices, de tels coûts ? Difficile d'y croire. C'est la raison qui a certainement amené Jack Berthelot à prendre les devants, et à fonder lui-même, sa propre maison d'édition, basée à Goyave, en Guadeloupe : les Editions Perspectives créoles ont donné naissance à *Kaz Antiyé*, l'auteur est également son propre éditeur. Cependant, si l'on excepte toutes les entorses aux exigences du monde universitaire, qu'il est facile de déceler vingt ans plus tard, le livre a le grand mérite de rapprocher le public, d'une œuvre majeure pour la « créolité ». La preuve en est, cette exposition qui s'est tenue au Centre d'art moderne et contemporain Georges Pompidou, à Paris, une exposition consacrée à l'œuvre de Jack Berthelot. Quand un livre donne suite à une exposition c'est qu'il a reçu du public un bon écho. Il faut donc le sortir des étages, souvent inaccessibles aux masses, de la bibliothèque universitaire, pour l'exposer aux yeux et à la vue de tous.

C'est la première rencontre entre un livre et le grand public, qui s'identifie à ce qu'il a pu lire. C'est en ce sens que *Kaz Antiyé* est aussi devenu un ouvrage de vulgarisation, accessible aux non professionnels. Il permet en cela de construire l'identité créole, mais aussi de la transmettre. Après avoir joué le rôle, d'élément constitutif de l'identité et du patrimoine antillais, *Kaz Antiyé* devient aussi un vecteur de diffusion d'une identité créole.

En effet, on peut naître, vivre dans une case, et ne rien connaître de l'origine et de l'évolution de l'habitat populaire rural antillais. Berthelot en propose la synthèse. Le livre semble chaleureux pour les non spécialistes, car il est doté de beaucoup d'illustrations, et surtout les caractères sont assez gros et gras pour être lisible à tous les âges. Plus sérieusement, *Kaz Antiyé* permet aux Antillais de se réapproprier leur patrimoine, qu'ils ne connaissaient peut-être pas auparavant. C'est en prenant conscience de la richesse mais aussi de la fragilité de leur patrimoine, que les guadeloupéens et les Martiniquais, pourront se mobiliser autour de sa conservation, pour le transmettre aux générations futures. *Kaz Antiyé* les aide dans ce sens là. Mais le livre de Berthelot joue véritablement son rôle de vecteur de diffusion de la culture créole, car le public qu'il touche est divers. On l'a dit le livre s'adresse autant aux professionnels, qu'aux non spécialistes, aux antillais mais aussi aux autres, ceux qui veulent construire leur propre case, ou s'en inspirer. L'auteur leur accorde une partie du livre, intitulée : « comment construit on une case ? ».

Une question qui aurait pu également figurer dans n'importe quel guide de bricolage, et qui s'adresse donc, à ceux qui cherchent des données techniques pour la construction d'une case. Il faut y voir là, un enjeu majeur pour l'avenir. Non seulement *Kaz Antiyé* permet de construire l'identité créole, mais il en transmet également les fondements, pour qu'ils ne puissent jamais disparaître, et donc qu'ils ne cessent de se reproduire et d'évoluer. Enfin le livre s'adresse également aux touristes, et à tous ceux, venus de l'extérieur, pour qu'ils puissent dès leur premier contact, connaître la culture et le patrimoine antillais, et ainsi mieux le respecter et surtout le faire connaître à leur retour.

« *Kaz Antiyé* rompait également avec le cliché touristique, racoleur et superficiel, pour proposer une intelligibilité [...] au mode d'habiter antillais ». Grâce à *Kaz Antiyé*, l'identité créole trouve un moyen de s'ouvrir vers le monde, et de se faire une place dans le contexte de la mondialisation. La diversité des lecteurs entraîne la diversité des points de vente, inhabituels pour une étude universitaire : les CDI de Collège et Lycée, les bibliothèques communales mais aussi les librairies générale, et quelques supermarchés de la cote au vent, les magasins de souvenirs et enfin l'aéroport pour rapporter de son voyage aux Antilles, le « mode d'habiter » créole. Ce sont ces mêmes aéroports, qui sous la pression des promoteurs immobiliers, amènent chaque année des centaines de milliers de touristes, qui sont la raison essentielle pour laquelle, les vendeurs de rêve (sable fin et cocotiers) sont aussi prêts à détruire le patrimoine architectural créole, pour construire des marinas, logements, commerces et vendre du loisir. L'économie des Antilles a besoin des touristes et ces derniers adorent leurs « isles », le but n'est donc pas de les faire partir pour sauvegarder le patrimoine créole. En revanche les Antilles n'ont pas besoin des ces promoteurs sans scrupule prêt à s'appropriier ou à détruire un espace, au simple titre que la vue donne sur la mer²⁴.

Depuis la fin des années 1950, le patrimoine antillais est mis à mal par les différentes politiques d'aménagement touristique. *Kaz Antiyé* est publié au moment où le patrimoine devient un enjeu national. En 1982, Berthelot peut encore s'appuyer sur un patrimoine créole, endommagé, mais qui a en partie survécu. Aujourd'hui les cases disparaissent, les unes après les autres du paysage antillais, et surtout sous l'effet des pelles mécaniques. *Kaz Antiyé* participe donc à cette dynamique de conservation du patrimoine créole. Sa publication bénéficie du soutien de la DRAC, organisme officiel du Ministère de la Culture, chargé de la sauvegarde du patrimoine. Cet organisme d'Etat, comme il est indiqué dans la préface du livre, a contribué à sa réalisation financière. Ce qui explique les possibilités offertes à l'éditeur.

L'ouvrage bénéficie également du soutien du représentant de l'Etat aux Antilles : le préfet. Ces différents soutiens de la part de la métropole, montrent que la conservation du patrimoine créole aux Antilles, est devenue un enjeu, auquel contribue grandement *Kaz Antiyé*. Le futur de la case est il celui de la « case aménagée » ou le béton domine ? Certainement, tant ce phénomène semble irréversible, et même si elle constitue un prolongement de la case traditionnelle, elle en garde les caractéristiques principales. De plus, la multiplication des « cases aménagées », signifie également une amélioration générale des revenus financiers. Berthelot qui, pour expliquer la créolisation de la case et des sociétés antillaises, célèbre le mécanisme de transformation du « pidgin », décrit comme une lutte d'influence entre une culture dominante, et des cultures dominées, voit dans la « case aménagée » en béton, un exemple de la situation extrême où l'on tente d'exploiter de concert deux langages qui ne peuvent communiquer entre eux », c'est-à-dire le bois et le béton.

²⁴ Voir pour les difficultés en Guadeloupe pour préserver un littoral riche en vestiges archéologiques amérindiens, le livre de Giordani, *La Guadeloupe face à son patrimoine*, Paris, Karthala, 1996

Giordani pose la question de savoir quel est l'avenir de la case traditionnelle ? Malgré les liens forts existants entre les différents organismes, notamment la DIREN et la DRAC, pour la préservation de l'environnement, l'auteur précise au sujet de la case : « malheureusement nous n'avons trouvé aucune trace, parmi les réflexions en cours. Est-ce à dire qu'il n'y aurait plus rien à faire, plus rien à sauver ». Face à ces lacunes, Giordani affirme que « les travaux de Berthelot sur ce terrain, n'en prennent que davantage de relief et de signification »

CONCLUSION :

Kaz Antiyé. L'habitat populaire aux Antilles, constitue l'œuvre majeure, de cette fin de XX^e siècle, écrite par un guadeloupéen. L'auteur montre comment la case antillaise, qui s'est transformée, au contact de plusieurs grandes influences, s'inscrit comme un élément constitutif de l'identité créole. Sa fille lui rend hommage dans la préface de la nouvelle édition : « comprendre l'architecture créole d'hier, c'était aussi contribuer à faire ressortir le fond commun culturel caribéen ». L'identité créole s'intègre dans la culture caribéenne, comme l'une de ses composantes. Mais le livre en lui-même, ainsi que l'auteur, ont permis également de construire l'identité créole, notamment en défrichant un sujet (l'habitat populaire rural) laissé à l'abandon. Les travaux de Berthelot en ouvrant la voie à de nouvelles études sur le patrimoine créole, devient lui aussi un objet de recherche. *Kaz Antiyé*, par son ouverture au grand public, permet aux antillais, de mieux connaître leur patrimoine, afin de pouvoir le préserver. Mais l'œuvre mériterait aujourd'hui d'être poursuivie, prolongée, rajeunie à l'échelle de toute la Caraïbe, avec une version anglaise améliorée, et une version espagnole, qui s'ajouterait au trois premières : « apporter des corrections et des améliorations à une traduction anglaise, effectuée dans l'urgence il y a vingt ans ». Aujourd'hui, il n'est plus possible de comprendre l'évolution de l'habitat aux Antilles, sans se référer aux contraintes climatiques de la zone Caraïbe²⁵. L'hypothèse selon laquelle la maison de maître et la maison de ville, envisagées comme des évolutions, à deux étages, ou ornementée, de la case traditionnelle rurale, mériteraient plus de certitudes. Enfin aucun lien n'est fait entre la case, forme d'habitat populaire rural et « mode d'habiter » caribéen, et l'immigration (indienne, chinoise, syro-libanaise, européenne, cubaine, haïtienne, jamaïquaine) dans l'espace Caraïbe. Ainsi à propos des travaux de Berthelot, Giordani affirme « la nécessité aujourd'hui de les reprendre, de les développer, dans une vision plus complexe de la réalité locale ». La tragique disparition de Jack Berthelot, après avoir publié *L'Art de vivre aux Antilles*, sonne comme le glas d'une œuvre considérable mais inachevée. Le vingt cinquième anniversaire de la publication de *Kaz Antiyé* doit fournir l'occasion de célébrer, en 2007, le patrimoine rural créole. Giordani lui rend un dernier hommage en 1996 quand il écrit au sujet de son œuvre : « L'analyse comparative que cet architecte avait entreprise dans les années 1970, autour de l'architecture rurale et citadine des Antilles, constitue à tous égards un important jalon dans la reconnaissance et revalorisation de l'architecture traditionnelle des îles et singulièrement de la Guadeloupe, et s'inscrit dans la quête identitaire qui a marqué leur histoire récente », celle de la construction de l'identité créole inscrite dans *Kaz Antiyé*, et qui commence dès de sa publication, avec le mouvement des premières thèses sur l'histoire antillaise (Abou²⁶, Bonniol²⁷, Buffon²⁸, Huffschmitt²⁹, Singaravelou³⁰, Schnakenbourg³¹,

²⁵ Yacou (Alain), dir. *Les catastrophes naturelles aux Antilles*, Paris, 1999, 334 p. Voir aussi Guibert (J-M), *Historique des liens entre catastrophes naturelles et architecture*, in *Habiter son territoire*, Actes du colloque, avril 2004, Pointe à Pitre, CRDP Guadeloupe, 2005

²⁶ Abou (A), *Un siècle de scolarisation à la Guadeloupe, 1848-1948*, doctorat de 3^e cycle, Paris V, 1893, 763 p.

²⁷ Bonniol (J-L), *Terre de haut des Saintes, Contraintes insulaires particularisme ethnique dans la Caraïbe*, Paris, 1980, 352 p.

²⁸ Buffon (A), *Monnaie et crédit en économie coloniale. Contribution à l'histoire économique de la Guadeloupe 1635-1919*, Basse Terre, 1979, 388 p.

Taffin³²). Nombre d'entre elles, sont consacrées à l'histoire des mentalités et à la l'histoire psychologique antillaise. Mais l'auteur lui même n'est pas historien, mais plutôt spécialiste des sciences de la construction (approche historique de J-P Sainton³³), Kaz Antiyé prouve que histoire et patrimoine, aux Antilles, se confondent aisément. Ce mélange de l'histoire, du patrimoine et de l'architecture créole fut l'objet d'un colloque qui s'est tenu à Pointe à Pitre, en avril 2004, intitulé «*Habiter son territoire* et publié par le CRDP de la Guadeloupe en 2005. Ceux qui ont contribué à cette réunion scientifique, D.Begot, J-M.Guibert, C.Charlery, Yannick Leroux et J-P Giordani, sont tous des spécialistes de l'habitat populaire rural aux Antilles. Ils continuent en ce sens l'œuvre de Jack Berthelot.

²⁹Huffschmitt (L), *La psychiatrie en Guadeloupe de 1839 à 1964*, Thèse de Doctorat en médecine, Université Louis Pasteur, Strasbourg, 1986, 190 p.

³⁰Singaravelou, *Les Indiens de la Guadeloupe. Etude de géographie humaine*, Bordeaux, 1975, 239 p.

³¹Schnakenbourg (C), *Les sucreries en Guadeloupe dans la seconde moitié du XVIII^e siècle (1760-1790)*, Thèse de Doctorat, en sciences économiques, Amiens, 1971. Schnakenbourg (Christian) *Les sucreries de Guadeloupe aux XIX^e et XX^e siècles*, Amiens, 1980

³²Taffin (D), *Maladies et médecine à la Guadeloupe au XIX^e siècle*, Thèse Ecole des Chartes, Paris, 1985, 2 vol.

³³Jean Pierre Sainton est aujourd'hui professeur d'histoire à l'Université des Antilles Guyane et l'auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire des sociétés antillaises et d'une thèse : *Les Nègres en politique. Couleur, identités et stratégies de pouvoir en Guadeloupe au tournant du siècle*, thèse de Doctorat en histoire, Université de Provence, 1997, 4 tomes, 718 p. Il contribue également à de nombreux ouvrages, tel l'hommage collectif rendu récemment à l'historien Jacques Adélaïde Merlande, réunis dans un livre *Construire l'histoire Antillaise*, (s.d) L. Abenon, D.Begot et J-P.Sainton, Paris, Editions du CTHS, 2002. Il contribua également, aux coté de sa femme, Juliette Sainton, à la traduction en créole de *Kaz Antiyé*, et c'est lui qui signe l'approche historique de l'étude de Berthelot. Ils ne furent pas les seuls, puisque y participa également, Martine Gaumé. Robert Fontes et Karen Bowie ont réalisé la traduction anglaise. Grace à leur collaboration à l'ouvrage de Berthelot, ces divers auteurs participent à la construction de l'histoire antillaise.